

La Quête de l'ourse : métaphore et retardement

André Brochu

Volume 21, numéro 1, automne 1988

Yves Thériault : une écriture multiple

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500840ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500840ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Résumé de l'article

Imaginons un conte bref comme le sont tous les vrais contes car le merveilleux ne dure pas; et un roman, vaste comme le sont les vrais romans, installé au coeur de ce conte et déployant l'histoire, bien réaliste celle-là, du personnage principal. La forme narrative de la Quête de l'ourse reflète la tension entre le moi et l'inconscient, tension que répercute, tout au long du texte, un schème narratif toujours le même et toujours autre. Un immense retardement prélude à l'affrontement de la Métaphore...

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brochu, A. (1988). *La Quête de l'ourse : métaphore et retardement*. *Études littéraires*, 21(1), 121–132. <https://doi.org/10.7202/500840ar>

LA QUÊTE DE L'OURSE : MÉTAPHORE ET RETARDEMENT

andré brochu

*La Quête de l'ourse*¹ est l'une des dernières publications d'Yves Thériault et l'une de ses plus incontestables réussites, à ranger aux côtés des *Contes pour un homme seul*, d'*Aaron*, d'*Agaguk* et des *Commettants de Caridad*. Rarement les livres de Thériault ont-ils présenté un tel équilibre entre les tendances diverses qui les sollicitent et qui, souvent, les déchirent. On peut penser ici à *Tayaout, fils d'Agaguk*, qui contient des pages admirables, d'une grande richesse lyrique et symbolique ; mais ces pages font un contraste trop brutal avec celles qui dépeignent la déchéance d'*Agaguk*, et on passe d'une écriture somptueuse à une plate écriture de roman populaire. Ici, rien de tel : le style est soutenu, loin peut-être des fulgurances du lyrisme mais aussi des facilités dont l'auteur est capable.

On notera que *la Quête de l'ourse* est l'œuvre la plus considérable de Thériault, et l'auteur y pousse jusqu'à leur extrême point de résolution esthétique les conflits qui se font jour dans ses autres romans. La violence qui, on le sait, ravage généralement, de toutes les façons possibles, les héros de Thériault est ici aussi présente avec éclat, mais elle est comme épurée et rapportée à une conjoncture tragique qui la vide de

toute complaisance. Une sagesse, éclosse au sein même de la pulsion et la magnifiant, régit l'invention du récit et lui confère une intelligibilité exemplaire.

La Quête de l'ourse sera donc pour nous l'occasion de faire le tour de certaines significations fondamentales chez Thériault ; nous le ferons à partir de la question précise que le roman adresse au lecteur, sous forme d'un magistral *retardement*.

Le Retardement narratif

Le récit comporte quatre grandes divisions, de longueur fort inégale. La « première journée », d'environ dix pages, raconte la poursuite d'une ourse par Antoine, jeune Métis qui vient d'avoir 27 ans. On ignore les mobiles de cette action. Des allusions sont faites à une femme, Julie, qu'Antoine a aimée ; mais quelle place a-t-elle occupée dans sa vie ? et quel rapport avec l'action présente ?

La « deuxième journée » répondra longuement à ces questions. Elle occupe à elle seule 335 pages, soit près des neuf dixièmes du livre. Sur le plan formel, on peut la caractériser, les premières pages mises à part, comme une analepse externe qui nous raconte le passé du personnage principal et qui éclaire la conjoncture présente ; mais aussi, comme un énorme roman venant s'enchâsser dans un conte qui met aux prises un homme et une bête plus grands que nature. Le roman retrace l'enfance et l'adolescence d'Antoine, son amour pour Julie — et le roman est aussi celui de Julie, qui quitte sa famille pour s'installer en forêt avec ce Métis d'ascendance montagnaise soumis aux croyances de son peuple et lent à comprendre le point de vue des Blancs. Les concessions réciproques, la rupture rendue inévitable, l'escapade de Julie et la poursuite d'Antoine, leurs retrouvailles compromises par l'intervention d'une ourse qui, déjà, avait assailli Julie la première fois qu'Antoine l'avait emmenée en forêt et qui, maintenant, la tue, sont les jalons essentiels d'une histoire d'amour qui s'étend sur environ quatorze ans.

La « troisième journée » (30 pages) raconte l'arrivée d'Antoine au pays de l'ourse, où doit avoir lieu l'affrontement, et rappelle de façon détaillée le premier haut fait du Métis qui, à dix ans, avait abattu un puma.

La « dernière journée », la plus courte avec ses quatre pages, relate l'affrontement de l'ourse, qu'Antoine doit accomplir à mains nues pour obéir aux intimations de la tradition... et du conte, dont la loi première est le merveilleux. Puis Antoine, vainqueur et partiellement remis de ses blessures, rapporte les restes de Julie à sa famille (on a seulement alors la confirmation explicite de la mort de Julie, qui n'avait été que suggérée à la fin de la « deuxième journée »).

Un roman inséré dans un conte, une excroissance narrative monstrueuse mais qui, dans l'économie du livre, pèse du même poids que le court récit mythique où elle prend place : cette égalité dans la disproportion, n'est-ce pas la même qu'on trouve dans le corps à corps d'Antoine et de l'ourse ? D'un côté l'homme, rendu semblable à la bête par son abandon au fondamental instinct d'agression, sans armes, pure nature ; et de l'autre l'animal, masse intelligente (l'ourse possède une intelligence très au-dessus de celle de ses congénères) porteuse d'une malveillance digne des hommes, et peut-être porteuse de la colère des manitous. L'homme-nature contre l'ourse-culture ; David-chêne et Goliath-roseau (pensant) : ces rapports reprennent et recroisent ceux du conte bref, merveilleux, et du roman long, réaliste. Le roman concerne avant tout Antoine dans sa vie quotidienne, son existence pratique, celle de technicien de la vie en forêt ; et le conte est polarisé par cette ourse maléfique aux pouvoirs surnaturels, qui poursuit Antoine comme une allégorie de la vengeance. Le conte est court car le merveilleux, comme le miracle, est l'affaire d'un *instant*, ici celui de l'affrontement. D'autre part, le roman n'a pas trop de ses centaines de pages pour faire équilibre au langage dense du conte. Son discours ressemble au pédestre calcul arithmétique, face au calcul algébrique, beaucoup plus ramassé. Que le roman d'Antoine soit gros et lent et le conte de l'ourse, dense et bref, institue un chiasme entre le contenu et l'expression, non une inconséquence.

L'insertion du passé d'Antoine et de Julie dans le récit de la « quête » montre aussi que la confrontation avec l'ourse est le sens même de ces deux vies, en particulier de celle d'Antoine ; et que, ainsi orientée vers un moment décisif, un moment conçu d'entrée de jeu comme la conclusion du livre, son point final, son amen, cette vie n'est pas une simple vie — matière à roman — mais un destin. Le récit de quête est toujours épique

parce qu'il installe la transcendance au cœur du trivial et qu'il transfigure ce dernier, l'arrache à la contingence.

L'analepse qui, peu après le début de la « deuxième journée », nous ramène vers l'enfance d'Antoine, suspendant pour une longue suite de pages la thématique de la poursuite, prépare donc la conjonction du quotidien et du merveilleux. Elle survient après un épisode particulièrement risqué du point de vue de la vraisemblance. Antoine, en effet, est abordé par Met'sho, vieux Montagnais ami de son père, qui lui recommande, au nom d'une raison supérieure qui a à voir avec la volonté des dieux (« Dieu par la bouche de l'homme (p. 25) »), d'affronter l'ourse sans arme, « loyalement », à mains nues. On est bien ici dans le monde des Titans, non des hommes. Met'sho demande à Antoine d'agir en Hercule, en Samson, de réaliser l'impossible. Et Antoine le réalisera, il sera ce héros de conte. Mais il y aura eu, pour le lecteur, le long retardement dépliant chaque facette de la conjoncture, le long train d'épisodes réalistes préparant l'épisode mythique. Toute une vie en face d'un instant qui la cloue à sa vérité de destin, lui donne son aura d'éternité.

Entre la poursuite et l'affrontement, il y a donc enchâssement d'une vie. On songe au paradoxe de Zénon : la flèche se hâtant vers la cible parcourt *sans fin* la moitié du chemin qu'il lui reste à parcourir, celui-ci étant divisible à l'infini. L'ourse, en fait, est rejointe mais au prix d'un parcours complet effectué à un autre niveau ; et dans le cadre de ce roman conjugal vécu par Antoine et Julie, de nombreux épisodes reprennent la structure diégétique de la quête, structure constituée d'un retardement préluant à une action décisive.

Le Schème narratif

On peut d'abord se demander pourquoi Antoine ne peut affronter l'ourse avant qu'elle ait regagné le lac Kinounish, son pays. Il la talonne, il pourrait facilement l'atteindre et éviter ainsi les inconvénients d'un éloignement qui l'isole et complique son retour. La réponse vient du mythe : « Il n'était pas prêt. Il ne le serait que là-bas, plus loin, lorsque lui et l'ourse seraient au bord du lac Kinounish, et pas avant (p. 13). » La quête consiste à pénétrer dans les lieux originels, accordés à cette ourse diabolique qui, pendant près de quinze ans, a poursuivi Antoine de sa malveillance surnaturelle : « On eût dit qu'une puissance

mystérieuse et destructrice avait un jour soulevé toute la terre, l'avait rejetée en ces morceaux informes, en cet entassement cataclysmique (p. 359). » La nature retournée à l'état de masse, et de masse « hostile (*id.*) », tel est bien le pays de l'ourse — elle aussi est décrite comme une « masse sombre » au « rugissement enragé (p. 74) ». C'est en ses lieux, dans son espace propre, là où le monde et elle participent de la même fureur native, que l'ourse doit être affrontée : la quête d'Antoine, dès lors, est une descente aux enfers, non pour en ramener Euridyce mais pour y interroger, de ses mains nues, le secret de sa mort.

L'acte décisif se produit donc dans le lieu d'origine. Là seulement, peut-être, Antoine est-il en mesure de *surprendre* l'ourse, trop bien accordée à son espace. Point de victoire sans « une ruée, l'élément de surprise, l'attaque ouverte (p. 382) ». On pourrait penser que ces termes se contredisent, mais l'assaut franc déconcerte car il fait rupture avec l'interminable retardement qui l'a précédé. L'initiative de cet assaut revient naturellement à l'intrus : l'ourse n'avait-elle pas attaqué Julie, puis dévasté à plusieurs reprises les pièges loin de chez elle, en plein pays d'Antoine ? Dans le corps à corps final, Antoine est l'assaillant, la bête est sur la défensive. Sans doute voit-elle venir l'attaque, mais celle-ci est malgré tout une sur-prise, une effraction des origines, d'autant plus grande qu'elle est précédée d'une quête qui est coextensive, comme on l'a vu, à une tranche de vie considérable.

Ce schème de l'effraction est déjà présent en plusieurs passages importants. Le premier, cela va de soi, est celui où l'ourse, qui fait chronologiquement sa première apparition, s'en prend à Julie alors âgée, comme Antoine, de treize ans. Julie visitait la forêt pour la première fois, en réponse à la pressante invitation de son camarade.

La jeune fille s'abandonne donc en toute confiance à l'émerveillement des lieux. Antoine s'éloigne pour faire le relevé des pistes qui mènent au lac. Malgré sa connaissance des bois, son instinct surhumain (animal...), le jeune Métis ne se méfie pas un instant. L'ourse survient de façon complètement imprévue, fracassant la rêverie amoureuse de Julie : « Ce fut le rugissement enragé de l'ourse qui soudain la tira de son paradis (p. 74). » Paradis : le mot est à souligner car il dit bien le bonheur, l'absence totale d'inquiétude, la paix des origines. Le

drame éclate comme un coup de foudre en plein ciel bleu, et en quelques instants c'est la terrible mutilation : « elle râcla le corps frêle du cou jusqu'au bas-ventre (p. 75). » Du bonheur édenique, Julie est déchue et rejetée aux portes mêmes de la mort.

Dans le contraste de la longue et euphorique quiétude et de l'assaut rageur imprévu, on retrouve un schème semblable à celui de la poursuite, accompagnée du retardement de la rencontre et de l'attente des lieux d'origine où la surprise deviendra possible. Au terme de l'assaut, les résultats diffèrent : d'une part, Julie, l'assaillie, est affreusement blessée et l'ourse s'en tire indemne ; d'autre part, l'ourse est étranglée mais Antoine, l'assaillant, se voit infliger des blessures fort semblables à celles de Julie lors du premier assaut. Dans les deux cas, la victoire est à l'assaillant mais la distance avec sa victime n'est jamais que de vivant à demi-mort ou de demi-mort à mort. La mutilation apparaît dès lors comme un moyen terme et, si l'on peut dire, un horrible équilibre entre des conditions extrêmes.

Dans une autre circonstance, dont le récit est passé sous silence, la victoire de l'assaillant sera complète : c'est l'épisode de la mise en pièces de Julie par l'ourse, qui détermine et précède immédiatement la « quête »². Après son escapade à Québec, où Julie a connu les dangers des amours faciles et s'est rendu compte de l'attachement invincible qui la lie à Antoine, la jeune femme se prépare, avec une joie grandissante, à accueillir l'homme de sa vie. Elle vit comme « une sorte de retraite ardente, de voyage au-dedans d'elle-même, de méditation désordonnée et magnifique, où enfin Julie pesait au poids d'or et de joie toute la vie qu'elle avait vécue en la donnant librement à Antoine (p. 345) ». De même que, à treize ans, elle lançait un appel joyeux à Antoine avant que l'ourse ne se précipite sur elle, de même elle s'élance au-devant du jeune homme qu'elle voit revenir en pensée lorsque, ayant ouvert la porte, elle se trouve devant l'ourse fatidique. Cette fois, la bête accomplit jusqu'au bout sa féroce besogne, mais le récit en est sous-entendu et l'événement est le point de jonction entre le roman et le conte, le temps quotidien fusionne avec le temps du sacré.

Le schème qui mène de l'attardement euphorique à la mutilation ou à la mort est reflété en plus petit dans les

nombreuses scènes où Julie, toute à la joie de son amour et de sa découverte de la forêt, se heurte aux exigences de la réalité, qui lui sont signifiées brutalement par Antoine. À quinze ans, le lendemain de son arrivée dans les bois, Julie se croit au paradis. « Elle fredonnait une chanson tout en marchant. Le matin était brillant, toute la forêt vivait. Partout des chants d'oiseaux et partout aussi ce grand bruissement doux qui est la caresse du vent dans les branches. Il faisait bon vivre, vivre auprès d'Antoine, le rêve enfin réalisé (p. 108). » La vie est là, au-dedans et au-dehors ; une même animation régit la nature et la rêverie, le désir circule librement et *réalise* le rêve, onirise le réel. Éclate alors la colère d'Antoine, qui assène à Julie quelques vérités bien senties : on n'est pas en forêt pour rêver mais pour travailler. Fin de l'Éden ; voici venu le temps de la sueur au front, du corps harassé. Sans doute n'est-ce pas la mutilation, mais tout un destin de fatigue, révélé avec une brutalité qui rappelle la férocité de l'animal.

Un peu plus loin, Julie, dans la ferveur de sa vie nouvelle, demande à Antoine de l'accompagner dans sa tournée des pièges. Malhabile à s'exprimer, Antoine n'arrive pas à lui dire qu'une telle pratique est contraire aux traditions. Finalement, il éclate :

— **Ce n'est pas la place d'une femme sur la *trail*, dit-il.**

Sa voix claquait comme un fouet.

— **Jamais une femme ne va aux pièges avec son mari. Jamais.**

Elle reste à la maison, parce que c'est sa place et non ailleurs ! (p. 120.)

La voix qui claque, et qui cingle Julie en plein bonheur, affirme une idéologie de la femme à la maison qui est fortement connotée, en nos sociétés... Elle dit surtout ici la violence d'une tradition intraitable, qui ne supporte aucune discussion, et que l'ourse est chargée, semble-t-il, de faire respecter en châtiant la moindre dérogation à la volonté toute-puissante des manitous. Ainsi, les colères d'Antoine contre Julie, ignorante de la forêt et des coutumes montagnaises, font-elles paradigme avec la rage meurtrière de la bête : la spontanéité « blanche » est raturée jusqu'au vif par une Torah jalouse, plus rigoureuse encore que la Torah chrétienne, du reste tombée en désuétude. Les manitous montagnais ont gardé toute la virulence que le Dieu de Julie a laissée se perdre, et c'est eux qui font irruption dans le bonheur des hommes, en particulier celui de la jeune femme mal accordée aux sévères mystères de la forêt.

Antoine, du reste, au cours d'une autre colère, va comparer ses manitous au Dieu des Blancs et prouver leur supériorité comme protecteurs, en mettant en parallèle son corps sans marques avec le corps mutilé de Julie (p. 149) : on n'est pas plus odieux ! Ici encore, la colère prend le relais de la griffe ravageuse pour affirmer les droits d'un sacré terrible.

La vie du couple, dès le début, est ponctuée d'orages, d'abord assez vite apaisés, en particulier grâce à l'attitude conciliante de Julie. Antoine fait aussi des « progrès », c'est-à-dire des concessions de plus en plus importantes aux besoins et aux aspirations de sa compagne, mais il agit à l'encontre de la volonté des manitous et se trouve donc divisé contre lui-même.

Les sujets de mésentente, au cours des mois et des années, prennent de l'ampleur. L'infertilité de Julie, qui tarde à donner un descendant à Antoine, est le plus grave et fournit là encore à Antoine l'occasion de paroles et d'attitudes odieuses. Mais il y a aussi des accalmies, des moments d'entente profonde où Julie découvre des qualités insoupçonnées à son compagnon : « Julie n'en revenait pas de le voir s'intéresser à des aspects aussi peu primitifs, aussi peu aborigènes de leur installation. [...] Non, Julie, devant la bonté d'Antoine, si peu semblable à ses complexes de l'hiver précédent, oubliait toutes leurs dissensions passées (p. 196). » On peut dire que la vie en commun oscille entre deux pôles de plus en plus marqués, et que le plus grand amour est appelé à succéder au plus grand éloignement. C'est ce qui se produira quand Julie, qui a perdu son deuxième enfant à la suite des agissements imposés par les coutumes montagnaises, abandonne Antoine et s'enfuit à Québec ; mais là, victime d'un sinistre personnage qui abuse de sa confiance, elle redécouvre son attachement pour le Métis, et son amour atteint une intensité jamais connue. C'est dans cette plénitude de dispositions que, revenue dans sa maisonnette de la forêt, elle ouvre à celui qu'elle croit être Antoine, et qui est l'animal diabolique. On passe toujours abruptement de la plus grande ferveur amoureuse à l'agression meurtrière, du paradis à l'enfer. Un autre passage montre bien cette contiguïté des extrêmes. Julie, enceinte, est contrainte d'accomplir sa besogne sans ménagement et croit Antoine inaccessible à toute pitié. Or ce dernier trahit, par un geste empressé, la préoccupation qu'il a, malgré la tradition, pour l'état de sa compagne. Cette révélation

plonge Julie dans le ravissement : « Une belle et grande chanson montait en elle. Un espoir fou. Et cela lui redonnait des forces (p. 268). » Mais quand elle accouche prématurément, quelques heures plus tard, d'un fils mort-né, « elle n'était nullement préparée à la colère d'Antoine (*id.*) ». Les reproches, atrocement injustes mais dictés par des préjugés culturels indéracinables, ajoutent, à la douleur au ventre de celle qui vient d'accoucher, une autre douleur, « sise au nœud de l'âme (p. 269) ». On voit ici se conjuguer la douleur physique — une douleur interne mais analogue aux souffrances que l'ourse avait infligées — et la douleur morale, occasionnée ici comme chaque fois par les croyances d'Antoine resté étranger à la raison « civilisée ».

En voilà assez pour nous permettre d'entrevoir un rythme fondamental du récit, caractérisé par le passage subit d'un extrême à l'autre (mais ce basculement est précédé d'une longue stagnation). L'assaut a constamment pour effet d'arracher la victime à un bonheur qui rétablit le temps des origines, le paradis initial. L'assaut détermine chute et exil, il marque, mutilé et parfois même, il tue. L'agent de l'assaut est le délégué des manitous, des traditions, des préjugés séculaires : on peut se souvenir ici d'André Langevin dont l'œuvre est hantée par le mythe d'une Providence mauvaise, acharnée à faire le malheur des hommes³. Antoine est, avec l'ourse, l'intermédiaire entre les dieux et Julie et l'instrument involontaire de la vengeance — de là ses colères irrépressibles, dont il souffre autant que sa compagne. Mais Antoine n'est pas qu'un « bourreau », il est lui-même la victime de la colère divine, étant le premier coupable. C'est ce que nous allons maintenant examiner plus en détail.

La Métaphore de l'ourse

L'ourse appartient de plein droit à l'univers du conte, c'est-à-dire du surnaturel. Son comportement n'a rien de commun avec celui de ses congénères. Le pouvoir qui fait d'elle autre chose qu'un animal est notamment celui de survenir à l'improviste sans qu'on puisse détecter son approche, telle une apparition. Chose tout à fait étonnante si l'on songe aux sens suraigués d'Antoine :

Comment se fait-il que cette ourse puisse venir à deux pas de la maison quand elle le veut, et que je ne l'entends pas ? Qu'elle puisse approcher de mon feu, venir me flairer quand je dors, voler des choses à côté de moi, et que je ne m'éveille même pas ? Une belette viendrait à trois pas et

Je serais debout, immédiatement en alerte.. Mais l'ourse vient, et je dors sans m'éveiller... Pourquoi ? (p. 175.)

Ces questions en cachent peut-être une autre : comment se fait-il que l'ourse vienne flairer Antoine quand il dort et ne s'attaque pas à lui ? Pourquoi s'en prend-elle uniquement à Julie et aux bêtes retenues par les pièges ? Ce couplage situationnel suggérerait, du reste, que Julie est *prise au piège d'Antoine*, qu'elle est métaphoriquement sa proie, qu'une relation d'inégalité fondamentale unit la jeune femme au Métis pour autant que ce dernier est montagnais, fort de ses traditions et dominateur.

Un couplage semblable se dessine entre ceux qui exercent la domination : Antoine... et l'ourse. Également « bêtes » — quand il tue le puma, Antoine arrive à « se vider l'âme complètement », atteint à « l'élan total, bestial (p. 376) », et c'est la même chose quand il affronte l'ourse : « C'était comme animal qu'il se présentait devant l'ourse (p. 382) » —, également rusés, l'homme et l'animal sont commutables. On a vu que les colères d'Antoine rappelaient la rage de l'ourse et sanctionnaient des dérogations semblables aux lois de la nature (ou des manitous). On peut montrer aussi que l'ourse, quand elle apparaît à Julie, est toujours là *pour Antoine*, horrible quiproquo qui fait d'elle la métaphore du jeune « sauvage ». C'est le cas lors de la première visite en forêt, quand Antoine s'éloigne, paradoxalement occupé à relever les pistes ; c'est au moment où Julie lance une salutation à Antoine que se manifeste l'ourse, en lieu et place d'Antoine lui-même. L'horrible mutilation, dirigée vers le ventre, est l'équivalent d'un viol — d'ailleurs les villageois ne se priveront pas de dire « que le jeune métis l'avait violée dans la forêt et que, si on envoyait la fille au loin, c'était pour qu'elle pût avoir un enfant à l'insu de tous (p. 96) ». Les derniers moments de Julie sont encore plus révélateurs puisque c'est à son homme qu'elle croit ouvrir, quand elle livre passage à la bête meurtrière. L'ourse dès lors peut apparaître comme cette part d'Antoine, inconsciente, qui refuse Julie et la condamne au malheur. Quand, par exemple, Antoine provoque la deuxième fausse-couche de Julie au nom des traditions montagnaises qui prescrivent l'indifférence à l'état de femme enceinte, la croyance religieuse est évidemment le paravent de pulsions plus fondamentales, de nature névrotique. Ou plutôt, la forêt avec ses puissances mystérieuses, ourse, wolvérine (carcajou),

fonctionne comme un inconscient *en extérieur*, les Manitots (ou manitous) inscrivent au sein de la nature une transcendance qui reproduit exactement le surmoi « montagnais » d'Antoine. Voilà pourquoi le roman, qui est la part du moi, s'inscrit dans le cadre d'un conte, lequel *réalise* l'inconscient.

Quant à identifier exactement les forces névrotiques en présence, laissons cette tâche à un analyste plus averti... Il nous suffira d'avoir indiqué la collusion entre une forme narrative, le rythme du récit et un système de substitutions qui donne au texte son épaisseur signifiante et sa cohésion profonde.

Mais si l'ourse et sa forêt sont l'inconscient d'Antoine, lequel compromet et finalement détruit sa relation à Julie, quel sens donner à la victoire finale d'Antoine sur l'ourse ? Triomphait-il de ses manitous, de son surmoi (qui est indien) alors même qu'il refuse le secours des armes (qui sont « blanches ») ? Et sa mutilation, si semblable à celle de Julie, n'est-elle pas une dénégation janséniste de la chair, semblable à celle de tant de héros de Thériault qui transgressent les interdits mais jamais impunément ?

Plusieurs passages donnent à penser que la mutilation puis la mort de Julie sont la punition des manitous pour une faute d'Antoine, qui consiste à avoir introduit une Blanche en forêt et compromis par là le délicat équilibre de la nature (cf. p. 148). Mais pourquoi punir Antoine indirectement, à travers Julie, et non dans sa personne même ? Du reste, la même intransigeance qui exclut toute possibilité d'intégration de la jeune femme aurait dû jouer d'abord au détriment du Métis, dont le père seul est montagnais, et qui a dans ses veines du sang blanc. Le choc des inconciliables, civilisation blanche et civilisation indienne, se fait essentiellement à l'intérieur d'une conjoncture personnelle hybride, favorable aux équilibres comme aux ruptures.

Si l'ourse se substitue à Antoine pour Julie, c'est dans la mesure où il s'identifie, par l'inconscient, à une entière primitivité ; la mort de Julie, c'est la mort du roman et le triomphe du conte. Mais quand Antoine étrangle l'ourse de ses mains nues, l'auteur mène le conte lui-même aux limites du vraisemblable, là où les histoires de chasse expirent de rire, et renvoie dos à

dos des formes et les thèmes contraires, dans l'ironique lumière de l'énigme irrésolue.

Notes

¹ Montréal, Stanké, 1980, 384p.

² La distance de l'assaillante et de l'assaillie est tout de même réduite sur le plan symbolique, si l'on tient compte que Julie a déjà été mutilée et que l'ourse, d'une certaine façon, reprend le travail de l'agression là où elle l'avait laissé, après un *retardement* de quatorze ans ; d'autre part, l'ourse est elle-même mutilée, détail qui ne sert pas seulement l'intrigue en permettant à Antoine l'identification à partir d'une empreinte caractéristique (« à la patte d'avant la bête portait une profonde cicatrice sur la paume lisse, car la trace était sectionnée en deux parties bien distinctes (p. 75) »), mais qui fait de l'ourse l'« égale » de ses victimes. C'est, du reste, de sa patte avant qu'elle laboure la chair de ses victimes, comme pour se venger de sa blessure.

³ Cf. mon ouvrage intitulé *l'Évasion tragique, essai sur les romans d'André Langevin*, Montréal, Hurtubise HMH, 1985, 358p.